

Date de soumission : 09/09/2019

Date d'acceptation : 30/10/2019

Date de publication : 05/01/2020

VOIX FEMININE ET IMAGE DE LA FEMME ALGERIENNE A TRAVERS LE THEME DE L'ENFERMEMENT DANS "SURTOUT NE TE RETOURNE PAS" ET DANS "HIZIYA" DE MAÏSSA BEY ENTRE DEUX VOIES : TRADITION ET MODERNITE

FEMININE VOICE AND THE IMAGE OF THE ALGERIAN WOMAN THROUGH THE THEME OF CONFINEMENT IN "ESPECIALLY DO NOT RETURN" AND "HIZIYA" BY MAÏSSA BEY AMID TWO WAYS: TRADITION AND MODERNITY

YEBDRI SabrinaUniversité Tahri Mohammed de Bechar / Algérie.
sabi13000@yahoo.fr

Résumé Dans l'Histoire algérienne, la femme a souvent eu l'image de celle régie par la société traditionnelle, elle a toujours vécu dans le silence et l'obéissance, c'était une créature faible, exclue de toute activité sociale, emprisonnée dans un espace imposé par l'Homme. C'est probablement la raison pour laquelle la femme algérienne s'est imposée et a décidé de briser son silence, en se révoltant pour décrire ses souffrances et exprimer ainsi sa pensée vers une quête de sa liberté, à travers l'écriture pour se construire un statut qui a changé avec la société moderne. Mais nous nous demandons si la femme ne peut se séparer de la trace de sa société traditionnelle dans son écriture, en d'autre terme, c'est son passé et son vécu qui l'ont poussée à se « dévoiler » et à s'exprimer. C'est probablement l'Histoire qu'a vécue la femme algérienne qui a permis la naissance d'une écriture féminine de la postindépendance, c'est ce lien qui existe entre la tradition et la modernité qui a donné naissance à l'écriture féminine algérienne à commencer par Assia Djebbar avec son premier roman « La Soif » publié en 1958. Notre problématique dans cette étude est de découvrir cet enchevêtrement entre le passé et le présent, entre la tradition et la modernité et ce lien, Maïssa Bey va nous le faire découvrir à travers ses deux romans "Surtout ne te retourne pas" et «Hiziya». Cette étude vise à mettre en évidence le rôle de la femme dans la société algérienne en particulier et de voir son image comme miroir reflétant la vie d'une société à travers la thématique de l'enfermement.

Mots-clés Histoire, tradition, modernité, enfermement, liberté, quête, écriture féminine

Abstract In Algerian history, the image of the woman has been that of one governed by the traditional society, she always lived in silence and the obedience, a weak creature, excluded from any social activity, imprisoned in a space imposed by Man. This is probably the reason why the Algerian woman imposed herself and decided to break her silence, revolting to describe her sufferings and thus express her thoughts towards a quest for freedom through writing in order to build herself a status that has changed with modern society. Yet one wonders if the woman is able to separate from the trace of her traditional society in her writing, in other words, it is her past and her experience that pushed her to "unveil" and express herself. Probably the history that the Algerian woman lived allowed the birth of a feminine post-independence, it is this link that exists between tradition and modernity that gave birth to Algerian women's writing, starting with Assia Djebbar in her first novel "La Soif" (Thirst) published in 1958. The problematic of this study is to discover this entanglement between the past and the present, between tradition and modernity and this link, Maïssa Bey will enable us to discover through her two novels " Surtout ne te retourne pas " (Do not look back) and "Hiziya". This study aims to highlight the role of women in Algerian society in particular and to see their image as a mirror reflecting the life of a society through the theme of confinement.

Keywords: history, tradition, modernity, confinement, the quest of freedom, feminine writing

* * *

Lorsque, pour comprendre l'image de la femme dans sa société, on plonge dans les romans de l'écriture féminine, on remarque que le mot emprisonnement revient chaque fois dans la plupart des romans algériens, parfois on a le sentiment que c'est un mot dévoyé, loin du sens premier. Dans *Surtout ne te retourne pas*, Maïssa Bey raconte la vie des femmes totalement emprisonnées. Dans son écriture l'écrivaine raconte la vie de toutes ces femmes et tente de leur créer un espace de liberté à travers son territoire dans les pages de son propre roman qu'elle tente d'aseptiser avec les valeurs de la liberté.

L'écriture féminine algérienne n'est probablement pas autre chose qu'une tentative, parfois désespérée, de comprendre l'infinie complexité de la société et de se libérer, ainsi, de l'angoisse que provoque l'effarante injustice qu'a imposée l'Homme. Cette écriture semble être aussi une manière de se construire sa propre identité. L'écriture était devenue pour la femme sa seule sécurité possible pour lui permettre de sortir de sa solitude qui, depuis longtemps, a fait de l'enfermement et du silence une manière de vivre.

Maïssa Bey s'est finalement permis d'être dans une liberté de témoigner les souffrances de toutes les femmes, comme une sorte de mépris de la domination des hommes, de cette société traditionnelle incapable de résister non seulement à la violence d'une histoire imposée mais encore à son propre désir d'une autodestruction provoquée par son impuissance à se faire reconnaître en tant qu'individu libre et indépendant.

Cette écriture rappelle clairement les phrases de *Simone de Beauvoir* lorsqu'elle disait que « *la femme libre est seulement en train de naître.* » (Beauvoir, 1949 : 559) ou dans une autre phrase : « *On ne naît pas femme : on le devient.* » (idem : 13) Il est évident que par rapport aux hommes, ces femmes qui sont à la quête de l'identité féminine et algériennes réclament leur liberté, c'est probablement une façon pour elles de se faire entendre et de gagner une place dans la société algérienne.

Des écrivaines comme Assia Djebbar, Nina Bouraoui, Ahlem Mosteghanemi, Malika Mokeddam et Maïssa Bey qui ont choisi la voie de l'écriture pour donner la parole et la voix à toutes les femmes algériennes et leur permettre de sortir de l'ombre. En effet, pour sortir de l'ombre, toutes ces femmes ont réussi à envahir ce territoire d'écriture pour finalement parvenir à laisser leurs empreintes avec succès.

Après l'indépendance, les femmes algériennes ont appris à s'imposer dans leur société et même ailleurs et ce, à travers un style d'écriture bien défini. Or, cette écriture féminine est une manière pour ces femmes d'exprimer leurs joies, et de décrire ainsi leurs souffrances. En effet, c'est à travers cette perspective que nous essayons de comprendre l'image de la femme algérienne à travers le thème de l'enfermement dans "*Surtout ne te retourne pas*" de Maïssa Bey.

D'autre part, nous nous intéressons éventuellement au roman *Hiziya* de *Maïssa Bey* pour la simple raison que dans son œuvre l'écrivaine s'est inspirée de la légende et de la culture algérienne traditionnelle. Le personnage principal qui est une jeune fille d'une vingtaine d'année qui porte le nom d'une femme légendaire *Hiziya* de la tradition algérienne. Ce prénom un peu ancien dont elle est fière, n'est finalement que le symbole de l'amour tant recherché et espéré par ce personnage.

Quête de liberté dans l'écriture féminine

Hizya est une jeune femme de vingt-trois ans, célibataire, elle a un diplôme de traduction mais comme la plupart des jeunes de sa génération, elle n'a pas trouvé de travail. Mais pour ne pas rester à la maison, elle se contente d'un petit boulot dans un salon de coiffure où elle tisse des liens d'amitié avec d'autres jeunes femmes comme elle. Inspirée et hantée par la légende de *Hizya*, une histoire au XIX^e siècle d'une belle femme vivant une belle histoire d'amour avec *Sayed*, qui, foudroyé par le chagrin de sa mort, ne s'en remet jamais, un poème fut écrit par *Mohammed Ben Guittoun* pour exprimer le malheur qui avait bouleversé son âme suite à la disparition de sa bien-aimée *Hizya*, devenue au fil des temps une célèbre chanson du patrimoine algérien : « Amis, consolez-moi ; je viens de perdre la reine des belles/ Elle repose sous terre/ Un feu ardent brûle en moi !/ Ma souffrance est extrême/ Mon cœur s'en est allé avec la svelte *Hizya* » (Bey, 2015 : 301), chantait *Ben Guittoun* pour traduire la mélancolie de *Sayed*.

La légende influença Maïssa Bey, dans son roman, le personnage de la figure féminine algérienne en quête du grand amour, de liberté, mais dans la tradition, l'autorité de ses frères ne lui permet pas de s'imposer.

Elle est donc contrainte d'obéir mais elle rêve d'avoir le même courage que son personnage légendaire. Ce rêve dont vit la plupart des jeunes filles de sa génération, celui de se révolter contre la dominance masculine : « Ça y est ! Tu te vois bien dans le rôle de ton héroïne : tenir tête, te draper dans l'étendard de la liberté. Noble cause ! » (Bey, 2015 : 85)

Maïssa Bey décrit le statut de la femme algérienne dans les familles traditionnelles. *Hizya* n'est finalement qu'une voix féminine parmi d'autres pour tenter de briser l'interdit à la recherche de la voie de liberté et ce, à travers les mots :

Ma mère a quitté l'école à l'âge de douze ans. Elle savait à peu près lire, écrire et compter. [...] A-t-elle pleuré le jour où son père lui a annoncé le début de sa réclusion ? A-t-elle essayé de le faire revenir sur sa décision ? L'a-t-elle supplié ? A-t-elle tempêté ? Résisté ? Je ne le crois pas. Du moins, je l'imagine très mal tenant tête à son père. (Bey, 2015 : 250)

Contrairement aux femmes de son entourage qui se marient et fondent un foyer, comme l'a toujours dicté la tradition algérienne, *Hizya* quant à elle rêve d'indépendance et d'égalité avec l'Homme à commencer par l'écriture. Ce qui l'intéresse c'est la liberté et l'amour. Cette écriture décrit une vie extrêmement ordinaire de jeune fille de la société à la recherche de modernité. Mais *Maïssa Bey* tisse un lien entre la tradition et la modernité, dans son roman nous remarquons que pour évoquer la notion de modernité, l'auteure fait appel sans cesse à la tradition. Dans le roman, la jeune fille se décrit comme suit :

Je m'appelle *Hizya* [...]. Un prénom qui paraît aujourd'hui vieillot et passé de mode, mais assez répandu dans sa région natale, du moins à cette époque-là. Et comme j'étais la première fille du fils aîné, mes parents n'avaient pas le choix. Les traditions familiales l'exigent. (Bey, 2015 : 12)

Dans son roman *Maïssa* décrit l'incapacité des familles algériennes à franchir les frontières de la société traditionnelle. Un choix de prénom imposé à la jeune fille considéré comme vieux aux yeux des autres au point de lui proposer un prénom plus « moderne » pour qu'elle soit acceptée dans le salon :

Comment tu t'appelles ? - Hizya. - Ah ! On dirait pas ! [...]. - C'est un prénom de vieille, je trouve [...]. Tu pourrais changer... changer de prénom... je veux dire ici, au salon. Comme les autres filles. Sabrina, Soraya... Ce serait plus... plus moderne. (Bey, 2015 : 20)

En ce sens, il est difficile de comparer ces femmes aux femmes d'aujourd'hui car Assia Djebbar n'hésite pas à dire dans l'un de ses écrits que « *l'Algérie était devenue une société d'hommes gérée par les hommes et au profil des hommes* » (Djebar, 1985) puisque les femmes préféreraient se soumettre à l'enferment et le repli sur elles-mêmes.

Dans *Surtout ne te retourne pas*, Maïssa Bey nous fait voyager à travers le temps et peut-être même nous permet de nous identifier aux femmes si bien décrites, elle a réussi brillamment à établir un dialogue de générations féminines à travers son écriture. L'écrivaine tente de changer cette image que l'on veut absolument attribuer à la femme dans les sociétés traditionnelles africaines notamment au Maghreb, considérant qu'elle n'est pas un individu totalement libre, une liberté qui lui est volée et que son identité ne lui appartient pas puisque c'est l'affaire de l'Homme et que son existence même dépend des hommes. Maïssa Bey cherche à libérer son personnage. Amina veut s'évader, fuir ce monde pour un autre, un monde à sa mesure, à la mesure de ses rêves, de ses ambitions, pourtant elle est terrifiée à l'idée de partir, mais c'est cette peur même qui va la guider vers sa liberté.

Cette image que l'on veut absolument attribuer à la femme dans les sociétés traditionnelles africaines notamment au Maghreb, considérant qu'elle n'est pas un individu totalement libre, une liberté qui lui est volée et que son identité ne lui appartient pas puisque c'est l'affaire de l'Homme et que son existence même dépend des hommes. Naître avec le sentiment d'être obéissante, grandir tout en soignant l'image que la société lui impose, une image de la pudeur et de l'obéissance. En ce sens, Lilyan Kesteloot explique que cette société traditionnelle, qui étouffe la femme dans son identité *etc.*, a tant besoin d'elle, pour cela, elle affirme : « Elle porte tout sur ses épaules. Si elle s'en débarrassait c'est toute la société qui s'écroulerait ». (Kesteloot, 200 : 287). Elle ajoute aussi que pour des décisions tel que le mariage, la femme n'avait pas le droit de dire son mot et que le choix revenait toujours à l'homme, elle déclare que : « Le mariage est un contrat social entre familles, où le seul cadet à qui on demande son avis est le garçon. La fille est priée d'obéir. Si elle refuse, maudite ou souvent on la force, Il faut respecter l'ordre établi. » (Kesteloot, 2001 : 284).

Dans ce roman, Maïssa Bey tente de redonner l'espoir et une nouvelle vie à son personnage féminin, faire une rupture avec son passé et une réconciliation avec elle-même. Identité féminine, liberté, ce sont des mots qui interrogent, interroger les mots pour bien nommer les choses. Selon Boris Cyrulnik dans « Mourir de dire » : « les mots ont un sexe » (Cyrulnik, 2010). C'est dire que les mots ne désignent pas la même chose que selon notre sexe par exemple. En effet, être une femme ou un homme cela est différent selon le contexte social. Par exemple, il pense que le mot travail signifie selon un homme un enchaînement de difficultés physiques alors que pour une femme le même mot signifie libération, autonomie donc les mots ne vivent que dans un contexte et qu'ils ne prennent sens que par rapport à ce contexte, on ne peut donc pas les isoler de leur contexte parce que c'est un organisme vivant et qu'ils sont toujours en interaction avec les personnes à qui on s'adresse et avec le contexte culturel dont lequel on vit. Les mots ont un corps en fonction de ce que l'on est, ils évoluent et ils prennent forme d'une société à une autre, ils

peuvent de ce fait changer de signification et de sens selon la manière dont ont les emploie et dont on les interroge.

Enfermement et dépassement de soi

Lorsqu'on s'interroge sur la notion de liberté, le mot est lié à l'enfermement, on ne se considère libre que lorsque dans une société on vit une privation.

Dans *Hizya* de Maïssa Bey, la liberté est ressentie par le personnage féminin ailleurs que chez elle, elle cherche à s'évader, à fuir, à s'éloigner de son élément habituel pour se sentir libre, elle veut oublier son identité pour se libérer de sa prison et sortir d'une situation aliénante. Liberté est pour *Hizya* la possibilité de choisir, c'est l'absence de contraintes imposées par ses parents ou par ses frères.

Ce qui fait la beauté de ce roman c'est ce personnage féminin tout à fait ordinaire qui vit son quotidien comme toutes les autres jeunes femmes de son âge dans la société algérienne, seulement, face à toutes les contraintes qu'elles rencontrent, et devant toutes ces frontières qu'on leur impose, ces femmes n'arrivent pas à trouver leur voie, celle d'une liberté dans une société où la tradition prime. *Hizya* raconte avec la voix d'une légende pour dire ses rêves et ses ambitions.

Dans le roman, *Hizya* raconte sa relation avec un jeune homme qu'elle a rencontré. En lisant ce passage, nous avons l'impression que *Hizya* veut aimer son rêve, celui de vivre le grand amour, elle cherche à y croire, elle défend l'idée qu'elle a de la relation entre un homme et une femme, ce n'est peut-être pas l'amour qu'elle recherche mais plutôt le contexte dans lequel elle situe la notion de l'amour et de la passion ressentie et vécue par le personnage légendaire :

J'ai voulu tout savoir sur elle, et sur son aimé, Sayed. Ce qui n'a jamais été dit. Ce qu'il faut lire au-delà du poème. Ce qu'il faut chercher dans le silence de la jeune morte, dans l'absence de *Hizya*. Cette histoire n'est pas une fiction» (Maïssa, 2015 :86).

Nous avons l'impression que *Hizya* n'est pas totalement libre dans ses choix et dans ses décisions. Ecrire pour Maïssa Bey c'est probablement emprunter une voie à mi-chemin entre la tradition et la modernité. Les pages du roman ce sont d'abord et avant tout un univers de paroles qui racontent une histoire, cette voix silencieuse qu'est l'écriture féminine rassure les femmes dans leur beauté mais en même temps dans la fragilité et dans leur solitude. Toutes ces voies féminines qu'on entend expriment chez Maïssa Bey le désir d'écrire, pour elle, pour ces femmes et de choisir la voie de la tradition et la voie de la modernité dans son écriture :

J'étais, nous étions sur une page. Une page blanche, en tous points semblables aux pages de mes cahiers d'écolière. [...]. Une page encore vierge de toute écriture. [...]. Les traces de nos pas sur la page étaient des taches d'encre » (Maïssa Bey, 2015 : 234)

L'écriture féminine est donc une écriture à la recherche de la liberté, piégée dans ce monde conservateur ; la femme algérienne n'est pas totalement libre. En écrivant, elle entre en transe avec l'écriture qui est en quelque sorte une porte de sortie vers la liberté pour que l'Histoire raconte la vie de celles qui vivent dans le silence et l'obéissance :

Ma mère et ses silences. Aussi vastes, aussi impénétrables qu'un secret de vierge enfoui au cœur de la terre ! Je ne sais rien d'elle, ou si peu [...]. Respect pudeur soumission silence obéissance dévouement discrétion abnégation etc. [...] Les mots qui ont éteint toute lumière en elle. » (Bey, 2015 : 29)

Le personnage *Hizya* est probablement imaginé par Maïssa Bey différemment, elle envisage une tout autre image de la femme des sociétés traditionnelles :

Je la vois tout autre cependant. Moins larmoyante. Plus forte. Plus résolue. Même si l'auteur du poème n'évoque à aucun moment son caractère. Sans doute ne doit-on retenir d'une femme que sa beauté » (Bey, 2015 : 34)

« Sabrina c'est son nom de guerre. La guerre qu'elle mène contre la misère. Avec pour seules armes son corps, son insolence et sa détermination. [...]. Sabrina est très belle. Peu de gens le savent. Tout simplement parce qu'elle ne se montre jamais sans sa djellaba. Une djellaba noire très ample Ce n'est finalement pas le véritable reflet du miroir, celui de l'image de l'enfermement, l'emprisonnement, la douleur, la haine, la peur. Ceci s'explique par le simple fait que dans les sociétés africaines traditionnelles on cherche à cacher l'image et le statut de la femme, on l'habitue au silence et ce qui est plus marquant aussi c'est qu'on veuille la convaincre que l'honneur de la société dépend d'elle. Durant toute sa vie, elle va donc grandir avec ce terrible poids sur ses épaules : « Puis on refermera les portes. Les fenêtres aussi. On ne sait jamais »¹⁶

Naître avec le sentiment de femme obéissante, grandir tout en soignant l'image que la société lui impose, celle de la pudeur et de la soumission : « Avant, elle ne travaillait pas. Avant, elle était étroitement surveillée par ses frères » (Maïssa, 2005 : 45).

Cependant, l'écriture féminine est à la recherche de la liberté. Ecrire pour dire aux femmes d'arrêter d'accepter les interdits de cette société conservatrice et traditionnelle est la tentative la plus courageuse vers le chemin de la liberté. Dans *Surtout ne te retourne pas*, le personnage Amina fuit pour se libérer des contraintes du mariage imposé par ses parents.

Le roman féminin est un univers que les femmes s'approprient à travers des personnages pour se protéger des histoires qu'elles n'ont finalement pas complètement choisies puisque dans ces histoires il y a des traces du passé, de la tradition, de la mémoire.

Dans sa description de la femme algérienne Maïssa tente de nous rappeler l'image de celle que l'on veut cacher : « qui dissimule ses formes, et un long voile de mousseline blanche qui recouvre entièrement la masse sombre et soyeuse de ses cheveux ainsi qu'une partie de son visage. » (Maïssa, 2005 : 110)

Dans ce cas, l'écriture protégerait probablement la femme de l'enfermement, lui montrer l'image de sa féminité cachée, lui permettre de se libérer. De plus, c'est en tentant de comprendre l'identité des autres que la narratrice arrive à identifier sa propre identité personnelle.

A cet égard, Paul Ricoeur explique que « Notre vie [...] nous apparaît comme le champ d'une activité Constructive, empruntée à la compréhension narrative, par laquelle nous tentons de découvrir et non seulement d'imposer de l'extérieur l'identité narrative qui nous constitue » (Ricoeur, 1991 : 32)

La fuite vers une quête identitaire

Or, dans le roman de Maïssa Bey, le personnage Amina est tantôt dans la vie quotidienne, mais plonge parfois dans une immense incertitude est se remet constamment en question, qui elle est, d'où elle vient ? A-t-elle perdu la raison ?

En effet, décrire l'identité d'un personnage c'est raconter son histoire dans un cadre spatio-temporel bien déterminé. Lui faire perdre son identité c'est l'éloigner ainsi de son passé, de ses souvenirs, des repères qu'a installé l'auteur pour orienter le lecteur. Ce qui veut dire qu'au moment même où le personnage perd son identité dans le roman, l'écrivain donne la possibilité au lecteur de le transporter dans une toute autre dimension du temps et de l'espace sans frontières et sans enfermement. C'est ainsi que les personnages féminins de Maïssa Bey se permettent une liberté, cette liberté que lui donne le lecteur à travers sa propre interprétation dans une autre reconstruction identitaire.

En ce sens,

il semblait donc plausible de tenir pour valable la chaîne suivante d'assertions : la compréhension de soi est une interprétation ; l'interprétation de soi, à son tour, trouve dans le récit, parmi d'autres signes et symboles, une médiation privilégiée. Cette dernière emprunte à l'histoire autant qu'à la fiction, historique. (Aulagnier, 1984 : 196)

Une interprétation nouvelle que nous permet la perte de l'identité n'est qu'une tentative de comprendre l'identité féminine dans le roman algérien. En effet, lui faire perdre ses repères pour finalement se retrouver à travers l'identité de ce personnage et vivre ainsi ses souffrances, ses blessures et son passé.

Cette quête d'un espace inconnu mène souvent le personnage vers un conflit identitaire, une quête intérieure. Ainsi, dans sa quête, le personnage féminin de Maïssa Bey tente désespérément de retrouver son propre espace, mais elle ne sait pas qui elle est, elle n'a plus conscience de l'endroit où elle se trouve.

Dans ce cas, Amina peut se créer plusieurs espaces, celui de son propre univers, imaginaire, dans une identité perdue, et l'autre, un monde retrouvé, réel, dans une identité retrouvée :

Tout se tait, et s'élève enfin cette voix poussée par un vent venu des territoires les plus sombres enfouis en moi, cette voix née d'une infime mais terrifiante contraction de la terre, qui se faufile à travers toutes mes peurs, tous mes silences et qui me dit, avance, oui, avance. Surtout ne les regarde pas, surtout ne les écoute pas, surtout ne te retourne pas. Avance et va, va jusqu'au bout de toi ». (Maïssa, 2005 :108)

Le personnage Amina tente de se remémorer le passé de son enfance à travers les histoires de jeunes femmes comme elle ayant vécu chacune la douleur, la souffrance, le désespoir : « On essaie de sortir. On cherche les issues. Tous en même temps » (Maïssa, 2005 : 28). Mais en même temps, emprisonnée par la perte de sa mémoire, Amina essaie de construire sa nouvelle identité dans un espace différent de son enfance. Elle se retrouve dans une ville frappée par le séisme, territoire encore étrange et inhabituel pour elle :

Je me sens neuve. Je suis neuve. Sans histoire. Sans passé. Sans ombre. Sans mémoire. Ma mémoire s'est perdue. Egarée, délitée aux confins d'une ville qui n'est plus que cendres, sable et pierre. Ni rêve, ni peurs. Au bord de la nuit, je m'enfonce dans un espace nu, désert, bordé d'improbables précipices. (Maïssa, 2005 : 107)

Le personnage découvre un monde nouveau et différent de son univers, ici, l'Ailleurs se perd dans le désordre qu'a provoqué le désastre sur la ville de Boumerdès. Cette quête trouve effectivement son aboutissement dans un plus fragile ancrage au milieu d'un monde

qui tente de se retrouver, de se reconstruire dans « Un vide tout blanc. Tout noir. Je ne sais pas » (Maïssa, 2005 : 18)

Dans ce roman, Maïssa Bey tente de redonner l'espoir et une nouvelle vie à son personnage féminin, faire une rupture avec son passé et une réconciliation avec elle-même : « Toutes les fenêtres sont fermées ? » (idem : 51). C'est le problème de l'emprisonnement de la femme algérienne retrouvé dans les familles traditionnelles :

ma révolte et mon besoin d'errance et d'oubli viennent d'un autre lieu. Ils se nourrissent tout au contraire de trop de mensonges, de trop de silences, d'autres rejets et surtout de la sensation de n'être jamais vraiment à ma place, où que j'aie. » (idem : 114)

Ce roman est inéluctablement l'occasion pour la femme algérienne de briser l'interdit à la recherche de la liberté avec les mots. En effet, sachant que la femme n'avait pas sa place dans une société d'homme, Maïssa se lance dans une quête de l'identité vers un espace de liberté : « Et qui, à force de se déchaîner, finissent par s'en aller, enfin libérées, enfin libres » (idem : 30). L'écrivaine algérienne a réussi à se réapproprier le mot liberté puisque ce mot ne pouvait être prononcé que par les hommes dans la société traditionnelle. Le droit à la parole est finalement ce que recherchent toutes celles qui ont longtemps vécu dans le silence.

Le personnage est enfermé dans une perte d'identité à un monde étrange, inconnu. Certes, la perte de mémoire l'emprisonne et l'empêche de se rappeler son histoire, mais au fond, elle veut oublier son passé amer : « C'est ainsi que, en quelques jours, j'ai changé de nom, d'origine, de statut [...] » (idem : 97).

Enfermement, liberté, ce sont deux mots qui interrogent. Interroger les mots pour bien nommer les choses.

Ces deux mots ont un corps en fonction de ce que l'on est, ils évoluent et ils prennent forme d'une société à une autre, ils peuvent de ce fait changer de signification et de sens selon la manière dont on les emploie et dont on les interroge.

Lorsqu'on s'interroge sur la notion de liberté, le mot est lié à l'enfermement, à l'emprisonnement par rapport à un vécu douloureux dans une société régie par des interdits.

Dans *Surtout ne te retourne pas* de Maïssa Bey, la liberté est recherchée par le personnage féminin ailleurs que chez elle, Amina est à la quête d'elle-même dans un espace illimité et inconnu, elle tente de s'éloigner de son élément habituel pour se sentir libre, elle veut oublier son identité pour se libérer de sa prison et sortir d'une situation aliénante. Liberté est pour Amina la possibilité de choisir, c'est l'absence de contraintes imposées par ses parents.

L'écriture féminine, un monde dans lequel les femmes s'affirment plus que jamais. Maïssa Bey nous livre sa perception de l'image de la femme dans la société traditionnelle pour tenter de comprendre comment le thème de l'enfermement est vu comme une sorte de coutume par l'Homme et de pure tradition :

De nouveaux personnages interviennent dans mon histoire. Je n'avais pas prévu ça. Pas de cette façon du moins. C'est mon histoire, il ne faut pas que d'autres s'en emparent. Je ne sais pas jouer les rôles écrits par d'autres. [...] Je voulais, je veux avancer, seule, libre, sans m'encombrer de vains attachements sans me laisser guider par les sentiments. Que dois-je faire à présent ? Dois-je me taire ? Dois-je poser des questions ? Dois-je aller jusqu'au bout de mon histoire dont les fils commencent à m'échapper, à se dédoubler ? » (idem : 142)

L'écriture féminine est donc une écriture à la recherche de la liberté, piégée dans ce monde conservateur ; la femme algérienne n'est pas totalement libre. En écrivant, elle entre en transe avec l'écriture qui est en quelque sorte une porte de sortie vers la liberté pour que l'Histoire raconte la vie de celles qui vivent dans le silence et l'obéissance :

Pourquoi ne pas tourner les talons tout de suite, m'en aller, refermer les portes sur cette maison à l'atmosphère si particulière, préservée de toute intrusion du temps, empreinte d'un passé qui m'est totalement étrange, si profondément et si nettement étranger qu'il me semble qu'ici tout me repousse ? » (idem : 143)

En guise de conclusion nous pouvons dire que l'écriture féminine est un paradoxe de mots ou d'émotion ressentis par toutes ces femmes qui tentent de décrire agréablement la notion de l'amour et de la haine, de la liberté et de l'enferment, du noir et du blanc, de la quête et de la fuite.

Il est intéressant de remarquer que par rapport aux hommes, nombreuses sont les femmes qui sont à la quête de l'identité féminine et algérienne à la recherche de leur propre bonheur se dotant parfois d'un langage osé et audacieux, c'est probablement une façon pour elles de se faire entendre et de gagner une place dans cette société où tout est régit par les hommes. En effet, pour sortir de l'ombre, des femmes ont réussi, à travers leur plume, à envahir ce territoire d'écriture pour finalement parvenir à laisser leurs empreintes avec succès. Tel est le cas de Maïssa Bey.

L'écriture féminine pour cette génération de femmes n'est donc pas seulement une forme littéraire ou un art, selon elles, écrire est un réel dépassement de soi, c'est une libération puisqu'elles écrivent pour se démarquer des hommes lorsqu'elles essayent d'avoir leur propre style d'écriture. Une image de la femme libre qu'elles essayent tant bien que mal de défendre. Dans ce cas, nous pouvons dire que l'écriture féminine devient un besoin, une nécessité vers une quête identitaire et un désir vital de liberté...

A notre sens, *Hizya* comme *Surtout ne te retourne pas* sont deux romans totalement vrais mais en même temps totalement fictifs. Ce qui veut dire que ce sont des romans dans lesquels les faits, les événements sont réels mais en même temps avec des personnages fictifs issus d'une légende ou tout simplement de l'imagination de l'auteure :

« Elles dansent. Oublieuses de toutes les conventions, de toutes les chaînes, elles dansent pour libérer les démons qui sont en elles. C'est ce que disent souvent les femmes. Entre elles. Et elles dansent. » (idem : 254).

Sources bibliographiques

- AULAGNIER P. 1984. *L'apprenti-historien et le maître sorcier*. PUF. Paris.
 BARTHES R. 1953. *Le degré zéro de l'écriture*. Seuil. Paris.
 BEY M. 2015. *Hizya*. Barzakh, Alger.
 BEY M. 2005. *Surtout ne te retourne pas*. Barzakh. Alger.
 CIXOUS H. 1986. *Entre l'écriture*. Edition des femmes. Paris.
 CIXOUS H. 2000. *Les Rêveries de la femme sauvage, scènes primitives*. Galilée Paris.
 BEAUVOIR S. (De). 1949. *Le deuxième sexe* tome II. *Vers la Libération*. Paris.
 DIDIER B. 1981. *L'écriture-femme*. Puf/Ecriture. Paris.
 DJEBAR A. 1985. « Pourquoi écrire », in *Présence de femmes*, Alger.
 KESTELLOOT L. 2001. *Histoire de la Littérature négro-africaine*. Karthala, AUF. Paris.

RICOEUR P. 1989. « *life in Quest of Narrative* » (« Vie en quête de récit »), in D.Wood (éd), *On Paul Ricoeur, Narrative and Interpretation* (sur Paul Ricoeur, Récit et interprétation).

SCHAEFFER Jean-Marie, « *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?* », Éditions du Seuil, coll. Poétique, Paris.